

JOHN le CARRÉ

L'espion
qui aimait
les livres



ROMAN
SEUIL

L'ESPION
QUI AIMAIT LES LIVRES

JOHN le CARRÉ

L'ESPION QUI AIMAIT LES LIVRES

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (GRANDE-BRETAGNE)
PAR ISABELLE PERRIN

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Silverview*

Éditeur original : Viking/Penguin Books, Londres

ISBN original : 978-0-421-55006-9

© The Literary Estate of David Cornwell, 2021

ISBN 978-2-02-150349-4

© Éditions du Seuil, octobre 2022, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À 10 heures du matin, malgré l'orage qui s'abattait sur South Audley Street, dans le quartier du West End à Londres, une jeune femme portant un anorak trop large et une écharpe en laine remontée haut sur la nuque marchait d'un pas résolu. Elle s'appelait Lily et se trouvait dans un état d'anxiété qui virait parfois à l'indignation. D'une main gantée, elle se protégeait les yeux pour scruter d'un regard noir le numéro des bâtiments, et de l'autre, elle manœuvrait une poussette équipée d'une capote en plastique dans laquelle dormait Sam, son fils de deux ans. Certaines maisons étaient si luxueuses qu'elles ne portaient même pas de numéro.

Une fois arrivée devant un porche prétentieux dont un des piliers affichait clairement, lui, un numéro peint, elle monta le perron à reculons en hissant la poussette, scruta du même regard noir la liste des noms figurant à côté des sonnettes et appuya sur le bouton du bas.

« Bonjour, veuillez pousser la porte, lui indiqua une voix de femme bienveillante dans l'interphone.

– Je veux voir Proctor. Elle a dit Proctor et personne d'autre, rétorqua Lily du tac au tac.

– Stewart arrive tout de suite », annonça la même voix rassurante.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit sur un quinquagénaire au corps délié légèrement incliné vers la gauche. Derrière ses lunettes posées sur un nez aquilin, il la regardait avec une expression interrogative assez comique, la tête penchée de côté. Il était flanqué d'une femme à laquelle ses cheveux blancs et son cardigan donnaient des allures de matrone.

« Je suis Proctor. Vous voulez que je vous aide avec la poussette ?

– Et comment je sais que c'est bien vous ? lança Lily.

– Parce que votre mère bien-aimée m'a appelé hier soir sur mon numéro privé et m'a intimé l'ordre d'être ici.

– Elle avait dit seul, objecta Lily en fusillant la matrone du regard.

– Marie s'occupe de la maison et elle a la gentillesse de m'assister quand j'en ai besoin. »

La matrone fit un pas en avant, mais Lily l'écarta de l'épaule pour entrer. Proctor referma la porte derrière elle. Dans le silence du vestibule, elle releva la capote de pluie. Le petit garçon assoupi avait les cheveux noirs et frisés, et la béatitude qui se lisait sur son visage faisait envie.

« Il n'a pas dormi de la nuit, expliqua Lily en posant une main sur le front de son fils.

– Oh, petit ange ! » s'extasia Marie.

Lily fit rouler la poussette sous l'escalier, à l'abri de la lumière, puis se pencha en avant pour sortir une grande enveloppe blanche vierge du filet fixé sous l'assise. Elle se posta ensuite face à Proctor, dont le demi-sourire lui rappelait un vieux prêtre auquel elle était censée confesser ses péchés à l'internat. Elle n'avait pas aimé cette école,

elle n'avait pas aimé ce prêtre et elle n'avait pas l'intention d'aimer Proctor non plus.

« Je dois attendre ici que vous l'ayez lue, l'informa-t-elle.

– Mais bien sûr, accepta-t-il plaisamment sans la quitter des yeux. Puis-je me permettre de vous dire à quel point je suis désolé ?

– Si vous avez un message à lui transmettre, je dois le faire de vive voix. Elle ne veut pas de coups de fil, de SMS ou de mails. Ni du Service ni de personne, vous compris.

– Voilà qui est également bien triste », commenta-t-il après un moment de sombre réflexion.

Semblant soudain prendre conscience de l'enveloppe dans sa main, il la palpa de ses doigts osseux pour en évaluer le contenu.

« Eh bien, c'est un vrai roman ! s'exclama-t-il. Combien de pages, à votre avis ?

– Je n'en sais rien.

– Du papier à lettres personnalisé ? s'interrogea-t-il. Non, trop grand. Je suppose que c'est tout bêtement du papier pour imprimante.

– Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas regardé à l'intérieur.

– Mais oui, c'est vrai. Bon, eh bien, au travail, alors ! lança-t-il avec un petit sourire amusé qu'elle trouva désarmant. J'ai pas mal de lecture, visiblement. Vous m'excuserez si je me retire ? »

Dans un salon austère à l'autre extrémité du vestibule, Lily et Marie restèrent assises face à face dans des fauteuils en gros tissu écossais avec des accoudoirs en bois. Sur la table en verre à la surface rayée était posé un plateau en étain avec une Thermos de café et des biscuits au chocolat. Lily avait refusé l'un comme les autres.

« Alors, comment va-t-elle ? s'enquit Marie.

– Aussi bien que possible pour quelqu'un qui va mourir, merci.

– Ah, c'est terrible. C'est toujours terrible. Mais mentalement, comment va-t-elle ?

– Elle a toute sa tête, si c'est ça que vous voulez dire. Elle ne prend pas de morphine, ce n'est pas son style. Elle descend pour le dîner quand elle en a la force.

– Elle a bon appétit, j'espère ? »

Incapable d'en supporter plus, Lily retourna dans le vestibule s'occuper de Sam jusqu'à ce que Proctor vienne la chercher. Son bureau était plus petit que le salon et plus sombre, avec d'épais voilages crasseux. Soucieux de préserver une distance convenable entre eux, il se positionna à côté d'un radiateur sur le mur du fond. Lily n'aimait pas l'expression de son visage. Vous êtes l'oncologue de l'hôpital d'Ipswich et ce que vous vous apprêtez à dire est réservé à la famille proche. Vous allez m'annoncer qu'elle est mourante, mais ça je le sais déjà, alors qu'est-ce qui va me tomber dessus, encore ?

« Je pars du principe que vous connaissez le contenu de la lettre de votre mère, commença Proctor d'un ton détaché à présent bien différent de celui du prêtre auquel elle n'avait pas voulu se confesser. Enfin, l'idée générale en tout cas, sinon son contenu détaillé, ajouta-t-il en la voyant se hérissier.

– Je vous le répète, je ne connais ni l'idée générale ni le contenu détaillé, répliqua Lily d'un ton bourru. Maman ne m'en a rien dit et je ne le lui ai pas demandé. »

C'est le jeu auquel on jouait dans le dortoir à l'internat : regarder sa camarade droit dans les yeux sans cligner ni sourire le plus longtemps possible.

« Parfait, Lily, prenons les choses autrement, suggéra Proctor avec une patience horripilante. Vous ne savez pas

ce que contient la lettre, vous en ignorez tout. Soit. Mais vous avez dit à Untel ou Unetelle que vous faisiez un saut à Londres pour la remettre. À qui en avez-vous parlé ? Parce qu'il est important que nous le sachions.

– Je n'ai rien dit à qui que ce soit, bordel ! s'emporta Lily sans qu'il se départisse de son impassibilité. Maman m'a dit de ne pas le faire, donc je ne l'ai pas fait.

– Lily.

– Quoi ?

– J'ignore presque tout de votre vie, mais le peu que j'en sais me laisse penser que vous êtes en couple. Qu'avez-vous dit à votre compagnon ? Ou à votre compagne, si c'est une femme ? Vous ne pouvez pas simplement vous absenter pendant une journée entière dans ces circonstances terribles sans fournir un prétexte quelconque. Quoi de plus naturel que de mentionner dans la conversation à un compagnon ou à une compagne, à un ami ou même à une simple connaissance : "Devine quoi ? Je fais un saut à Londres pour remettre en main propre une lettre super secrète de la part de ma mère" ?

– Vous me dites que c'est naturel, ça ? Pour nous ? De nous parler comme ça ? De dire ça à une simple connaissance ? Ce qui est naturel, c'est ça : Maman m'a interdit d'en parler à quiconque, alors je n'en ai pas parlé. En plus, je suis endoctrinée. Par vous autres. J'ai signé. Il y a trois ans, on m'a pointé un pistolet sur la tempe et on m'a dit que j'étais assez grande pour garder un secret. Et de toute façon, je n'ai pas de mec, et je n'ai pas non plus une bande de copines à qui je raconte ma vie. »

Le jeu du regard fixe reprit.

« Et je n'en ai pas non plus parlé à mon père, si c'est ce que vous cherchez à savoir, ajouta-t-elle comme en une confession.

– Votre mère a-t-elle exigé que vous ne lui en parliez pas ? demanda Proctor d'un ton plus incisif.

– Elle ne m'a pas dit de lui en parler, alors je ne lui en ai pas parlé. On fonctionne comme ça, chez nous. On se ménage. Chez vous aussi, peut-être.

– Bien, alors je voudrais savoir une chose, par curiosité, enchaîna Proctor sans relever. Quelle raison officielle avez-vous fournie pour votre escapade d'aujourd'hui à Londres ?

– Vous voulez dire, ma couverture ?

– Disons cela comme ça, oui, concéda Proctor, dont le visage émacié s'éclaira d'un large sourire, comme si ce concept était nouveau pour lui et le réjouissait.

– Nous cherchons une maternelle dans notre quartier. Près de mon appartement à Bloomsbury. Pour préinscrire Sam en vue de ses trois ans.

– Parfait. Et vous allez le faire, en vrai ? Je veux dire, chercher une école ? Avec Sam ? Rencontrer l'équipe enseignante et tout et tout ? L'inscrire ? interrogea Proctor, très convaincant dans le rôle du tonton concerné.

– Ça dépendra de l'état de Sam quand je pourrai partir d'ici avec lui.

– Essayez, si c'est possible. Ça rend les choses tellement plus faciles au retour.

– Plus faciles ? Vous voulez dire quoi ? Que c'est plus facile de mentir ? s'offusqua-t-elle de nouveau.

– Non, plus facile de ne pas mentir, justement, rectifia Proctor très sérieusement. Si vous dites que vous allez voir une école avec Sam et que vous y allez effectivement, quand vous rentrez à la maison et que vous dites que vous l'avez fait, où est le mensonge ? Vous avez assez de stress à gérer comme ça. Je ne sais même pas comment vous arrivez à tenir. »

Pendant un instant troublant, elle eut la certitude qu'il le pensait vraiment.

« Bref, revenons à nos moutons, reprit Proctor. Quelle réponse dois-je vous demander de rapporter à votre si courageuse maman ? Parce qu'elle la mérite, cette réponse. Elle doit l'avoir. »

Il marqua une pause comme s'il espérait un peu de soutien de la part de Lily. En vain, donc il enchaîna.

« Comme vous me l'avez précisé, il faut que ce soit de vive voix. Et en tête à tête. J'en suis vraiment désolé, Lily. J'y vais ? Notre réponse est un oui franc et massif sur tous les points. Donc trois oui au total. Son message a été pris très au sérieux. Ses inquiétudes vont entraîner des actes. Toutes ses conditions seront totalement respectées. Vous pourrez mémoriser tout ça ?

– Tant que c'est des mots simples, oui.

– Et bien sûr, un immense merci à elle pour son courage et sa loyauté. Et à vous aussi, Lily. Une fois de plus, vous avez toute ma sympathie.

– Et mon père ? Je suis censée lui raconter quoi ? » demanda Lily sans se radoucir.

Le petit sourire revint, comme un signal d'alarme.

« Ah, euh... Vous pouvez lui parler de cette maternelle que vous allez visiter, non ? Après tout, c'est pour ça que vous êtes venue à Londres aujourd'hui. »



Éclaboussée par les gouttes de pluie qui rebondissaient du trottoir, Lily marcha jusqu'à Mount Street, où elle héla un taxi et indiqua au chauffeur la gare de Liverpool Street. Peut-être avait-elle réellement eu l'intention d'aller voir cette école. Elle ne savait plus trop. Peut-être l'avait-elle

réellement annoncé la veille au soir, même si elle en doutait, parce que, à ce stade, elle avait décidé que plus jamais elle ne se justifierait auprès de quiconque. Ou peut-être l'idée ne lui était-elle pas venue jusqu'à ce que Proctor la lui soutire. La seule chose qu'elle savait, c'est qu'elle n'allait pas se taper une visite d'école pour les beaux yeux de Proctor. Ras le bol de tout ça, et des mères mourantes et de leurs secrets et de tout le reste.

Le même matin, dans une petite station balnéaire perdue sur les côtes du Suffolk, Julian Lawndsley, trente-trois ans, libraire de son état, sortit par la porte de service de son tout nouveau commerce et, serrant contre son cou le col en velours d'un pardessus noir rescapé de son ancienne vie de trader à laquelle il avait mis un terme deux mois plus tôt, partit affronter les éléments sur la plage de galets déserte en quête de l'unique café qui servait le petit-déjeuner en cette morne période de l'année.

Son humeur n'avait rien de cordial, ni envers lui-même ni envers le monde en général. La veille au soir, après des heures de remise en question solitaire, il était monté à son grenier récemment reconverti en appartement pour découvrir qu'il n'avait plus d'eau ni d'électricité. L'entrepreneur était sur boîte vocale. Plutôt que de prendre une chambre d'hôtel, à supposer qu'il en trouve une en cette saison, il avait allumé quatre grosses bougies, débouché une bouteille de vin rouge, s'en était servi un grand verre, avait empilé des couvertures sur le lit pour s'y allonger et s'était plongé dans les registres du magasin.

Sa comptabilité ne lui avait rien appris qu'il ne sût déjà. Ce nouveau départ après son abandon impulsif de la jungle

de la finance virait au désastre. Et ce que les comptes ne disaient pas, il le savait très bien : il était incapable de supporter la solitude du célibat, les voix vindicatives de son passé récent ne se laissaient pas étouffer par l'éloignement, et la culture littéraire minimale requise d'un libraire digne de ce nom n'allait pas lui venir en deux mois.

Sous le ciel noir envahi par des oiseaux hurleurs se profila devant lui l'unique café, une sorte de cabanon coincé derrière une rangée de cabines de plage édouardiennes. Il avait repéré l'endroit pendant ses joggings matinaux, mais l'idée d'y entrer ne lui était jamais venue. Une enseigne verte affichait en clignotant le mot GLACE sans le S. Il tira la porte à grand-peine contre la force du vent, entra et la referma.

« Bonjour, bonjour ! cria une voix féminine chaleureuse depuis la cuisine. Vous assure où vous voulez. Je viens vite, OK ?

– D'accord, merci. »

Sous les néons s'alignaient une dizaine de tables inoccupées couvertes de nappes vichy en plastique rouge. Il en choisit une et extirpa précautionneusement le menu d'un fatras de bouteilles de sauce. La porte ouverte de la cuisine laissait échapper le baragouin d'un journaliste radio étranger. Un craquement et le bruit de pas lourds derrière lui l'informèrent de l'arrivée d'un autre client. Il jeta un coup d'œil dans le miroir mural et fut assez amusé de reconnaître le personnage haut en couleur qu'était M. Edward Avon, son client aussi sympathique qu'importun de la veille au soir – pour autant qu'on puisse appeler client quelqu'un qui ne lui avait rien acheté.

Même s'il ne voyait pas encore son visage, car Avon, avec sa bougeotte habituelle, s'affairait à accrocher son feutre à large bord et à draper son imperméable camel

trempé sur le dossier d'une chaise, il ne pouvait pas ne pas reconnaître la mèche rebelle de cheveux blancs ou les doigts étonnamment délicats qui, d'un geste théâtral, sortirent un exemplaire plié du *Guardian* des tréfonds de l'imperméable et l'étalèrent sur la table devant lui.



La veille au soir, cinq minutes avant la fermeture. La librairie est déserte, comme presque tout le reste de la journée. Debout derrière la caisse, Julian totalise les maigres recettes du jour. Cela fait quelques minutes qu'il a repéré une silhouette solitaire en imperméable camel, coiffée d'un feutre et armée d'un parapluie fermé, qui fait le planton sur le trottoir d'en face. Depuis six semaines qu'il gère un commerce mal achalandé, il a appris à repérer ces badauds qui regardent la vitrine sans jamais entrer et commencent à lui taper sur le système.

Est-ce la devanture peinte en vert pomme qui rebute ce vieux monsieur, peut-être un habitant de la ville allergique aux couleurs vives ? Ou l'étalage de beaux ouvrages, avec des offres spéciales pour toutes les bourses ? Ou peut-être Bella, la stagiaire slovaque de vingt ans qui occupe souvent la vitrine pour guetter ses chéris du moment ? Non. Pour une fois, Bella s'active utilement dans la réserve à emballer les invendus pour retour à l'éditeur. Et là, ô miracle, l'homme traverse enfin la rue, il ôte son chapeau, pousse la porte du magasin et passe une tête chenue d'une soixantaine d'années à l'intérieur.

« Vous êtes fermé, informe-t-il Julian d'une voix catégorique. Vous êtes fermé, et je reviendrai un autre jour, j'insiste. »

Sauf qu'une chaussure de marche marron boueuse a déjà franchi le seuil et que sa jumelle l'imité, bientôt suivie par le parapluie.

« Non, non, nous ne sommes pas fermés, l'assure Julian, tout aussi mielleux. Techniquement, nous fermons à 17 h 30, mais nous sommes flexibles. Entrez donc, je vous en prie, et prenez tout le temps qu'il vous faut. »

Sur quoi il retourne à ses comptes tandis que l'inconnu s'applique à insérer son parapluie dans le porte-parapluies victorien et à accrocher son feutre au portemanteau lui aussi victorien, rendant ainsi hommage à la décoration rétro conçue pour attirer les nombreux seniors du coin.

« Vous cherchez quelque chose en particulier ou vous regardez, juste ? » demande Julian en montant au maximum les éclairages des étagères.

Le client semble à peine entendre la question. Son visage large et rasé de près, expressif comme celui d'un acteur, affiche une expression subjuguée.

« J'étais loin de me douter ! se récrie-t-il, indiquant d'un ample geste du bras la source de son émerveillement. Cette ville peut enfin se vanter d'avoir une véritable librairie. Ça, j'avoue que je suis épaté. Totalelement épaté. »

Ayant ainsi clairement affirmé son point de vue, il se lance dans une inspection admirative des rayonnages : romans, essais, histoire locale, tourisme, classiques, religion, beaux-arts, poésie. Ici ou là, il s'arrête pour attraper un volume et le soumettre à une évaluation de bibliophile : couverture, rabat, qualité du papier, reliure, poids total et attractivité.

« Ça, j'avoue », répète-t-il.

La voix est-elle à cent pour cent anglaise ? Elle est riche, intéressante, imposante, mais la cadence ne sonne-t-elle pas très légèrement étrangère ?

« Vous avouez quoi ? » relance Julian depuis son minuscule bureau, où il consulte à présent les mails du jour.

L'inconnu reprend sur un ton différent, comme en confiance.

« Écoutez. Je suppose que votre librairie flambant neuve a connu un changement de direction. J'ai raison ou je me leurre ?

– Une nouvelle direction, oui, oui », répond Julian par la porte ouverte de son bureau.

Et il y a bien une petite pointe d'accent étranger dans la voix de l'inconnu.

« Un nouveau propriétaire aussi, peut-on supposer ?

– On peut le supposer, car c'est la vérité vraie, confirme gaiement Julian en revenant à son poste derrière la caisse.

– Alors, veuillez m'excuser, mais êtes-vous... »

L'homme s'interrompt, puis reprend d'un ton plus sévère, plus martial.

« Écoutez, j'ai besoin de savoir : seriez-vous le jeune marin en personne ? Ou bien son assistant ? Son remplaçant ? Son... je ne sais pas quoi ? »

Paraissant arriver arbitrairement à la conclusion, en partie juste, que Julian commence à s'irriter de cet interrogatoire, il reprend :

« Je vous assure que mes questions n'ont rien de personnel. C'est simplement que, votre prédécesseur peu distingué ayant baptisé sa boutique Le Vieux Marin en hommage au célèbre poème de Coleridge, vous, monsieur, en tant que successeur plus jeune et, si je puis me permettre, bien plus convenable... »

À ce stade, les deux hommes s'embarquent dans un de ces échanges d'amabilités embrouillés typiquement anglais jusqu'à ce que tout soit bien clair et net, Julian avouant que oui, en effet, il est le nouveau propriétaire-gérant, et

l'inconnu demandant fort poliment la permission de prendre une de ses cartes professionnelles dans le présentoir, ce qu'il fait d'un geste expert de ses longs doigts effilés avant de la tenir à la lumière pour examiner cette preuve de ses propres yeux.

« Alors, corrigez-moi si je me trompe, je suis bien en train de parler à M. J. J. Lawndsley lui-même, seul propriétaire et gérant de la librairie Aux Bons Livres de Lawndsley ? en déduit-il, baissant le bras avec une lenteur calculée. Oui ou non ? lance-t-il avant de se tourner vivement vers Julian dans l'attente de sa réponse.

– Oui.

– Et si je puis me permettre, l'initiale J correspond à... ?

– Vous pouvez vous permettre. C'est Julian.

– Un grand empereur romain. Et oserai-je vous poser la même question sur le deuxième J ?

– Jeremy.

– Dans cet ordre ?

– Absolument.

– On vous appelle Jay-Jay ?

– Je préfère Julian, tout simplement. »

L'inconnu médite ces paroles en fronçant les sourcils, qu'il a broussailleux et d'un filasse parsemé de blanc.

« Ainsi donc, monsieur, vous êtes Julian Lawndsley en chair et en os, et moi, Dieu me pardonne, je suis Edward Avon. Avon comme la rivière du même nom. Beaucoup me surnomment Ted ou Teddy, mais pour mes pairs je suis simplement Edward. Enchanté, Julian ! déclare-t-il en tendant la main par-dessus le comptoir, une main à la poignée étonnamment ferme en dépit des doigts graciles.

– Eh bien, de même, Edward », répond allègrement Julian.

Il récupère sa main sitôt que la décence le lui permet et patiente le temps qu'Edward Avon mûrisse ostensiblement son intervention suivante.

« Julian, me permettez-vous de vous dire quelque chose de personnel et de potentiellement offensant ?

– Du moment que ce n'est pas trop personnel, répond prudemment Julian sans se départir de son ton badin.

– Bien. Oserai-je, en toute modestie, vous faire une petite recommandation concernant votre stock par ailleurs fort impressionnant ?

– Mais je vous en prie, répond courtoisement Julian en voyant le nuage menaçant s'éloigner.

– Il s'agit là d'un jugement totalement personnel qui reflète uniquement mon propre avis sur la question, comprenez-le bien. Or donc, mon opinion mûrement réfléchie est qu'un rayon "histoire locale" dans ce magnifique comté, et d'ailleurs dans n'importe quel autre comté du pays, ne saurait être complet sans *Les Anneaux de Saturne* de Sebald. Mais je vois que vous ne connaissez pas Sebald. »

À quoi donc voit-il cela ? se demande Julian tout en avouant que le nom lui est en effet inconnu, d'autant plus qu'Edward Avon l'a prononcé à l'allemande : *Zébalt*.

« Je dois vous avertir d'entrée de jeu que *Les Anneaux de Saturne* n'est pas un guide touristique au sens où vous et moi pouvons l'entendre. Mais je suis trop pompeux. Me pardonneriez-vous ? »

Il le pardonnera.

« *Les Anneaux de Saturne* est un tour de force littéraire, un voyage spirituel qui débute dans les marches du Suffolk et embrasse tout l'héritage culturel européen jusqu'à sa destruction. Sebald, W. G., précise-t-il en utilisant cette fois-ci la prononciation anglaise pour permettre à Julian

de noter. Ancien professeur de littérature européenne dans notre université d'East Anglia, dépressif comme les meilleurs d'entre nous et aujourd'hui décédé, hélas. Qu'il repose en paix.

– Qu'il repose en paix, répète Julian, toujours occupé à noter la référence.

– Mais je m'éternise, monsieur. Je ne vous ai rien acheté. Je ne suis bon à rien et je suis émerveillé. Bonsoir, monsieur. Bonsoir, Julian. Je souhaite le meilleur à votre magnifique jeune entreprise ! Mais attendez voir, c'est un sous-sol que vous avez là ? »

Ses yeux se sont posés sur un colimaçon en partie caché derrière un paravent victorien dans un coin du rayon « Promotions, tout doit disparaître ».

« Oui, mais il est vide, répond Julian en reprenant ses comptes.

– Mais enfin, Julian, vide ! Pourquoi donc ? Dans une librairie, il ne peut pas y avoir d'espaces vides !

– J'y réfléchis encore, pour tout vous dire. Je ferai peut-être un rayon d'occasion. Nous verrons, conclut-il en commençant à se lasser.

– Je peux y jeter un coup d'œil ? insiste Avon. Juste par curiosité. Vous m'y autorisez ? »

A-t-il vraiment le choix ?

« L'interrupteur est à main gauche quand vous descendez. Attention à la marche. »

Avec une agilité qui surprend Julian, Edward Avon disparaît dans le colimaçon. Julian tend l'oreille, attend, n'entend rien et s'étonne lui-même d'avoir accédé à la demande de cet homme à l'évidence fou comme un lapin.

Aussi prestement qu'il a disparu, Avon réapparaît.

« Magnifique ! s'extasie-t-il. Un écrin idéal pour des bijoux à venir. Je vous félicite chaleureusement. Et une fois de plus, bonsoir !

– Je peux vous demander ce que vous faites dans la vie ? lui lance Julian alors qu'Avon se dirige vers la porte.

– Moi, monsieur ?

– Oui, vous. Écrivain ? Artiste ? Journaliste ? Prof de fac ? J'aurais sans doute dû le deviner, mais je suis nouveau dans ce métier. »

La question semble le laisser aussi perplexe que Julian.

« Eh bien..., commence-t-il après avoir mûrement réfléchi. Disons que je suis un sang-mêlé britannique à la retraite, un ancien universitaire de peu de renom, un fac-totum de la vie. Cela vous convient-il, comme réponse ?

– Je m'en contenterai.

– Je vous souhaite donc le bonsoir, déclare Edward Avon en lui lançant un dernier regard nostalgique depuis la porte.

– Bien le bonsoir ! » répond gaiement Julian.

Edward Avon-comme-la-rivière coiffe alors son feutre, en rectifie l'inclinaison puis, parapluie en main, s'enfonce bravement dans la nuit. Mais pas avant que Julian n'ait humé une bouffée des relents d'alcool portés par son haleine.



« Vous êtes décidé sur quoi manger, jeune homme ? » demandait la patronne à Julian avec un fort accent des Balkans.

Avant qu'il ait pu répondre, ce fut la voix bien timbrée d'Edward Avon qui résonna, couvrant le fracas des

bourrasques et les craquements et grincements des frêles parois de la paillotte.

« Bonjour à vous, cher Julian ! J'espère que vous avez bien dormi malgré la tourmente ? Puis-je vous recommander une des divines omelettes d'Adrianna ? Elle les réussit à la perfection.

– Ah, très bien, merci, répondit Julian, pas encore prêt à utiliser le prénom d'Edward. Je vais essayer. Avec du pain de campagne grillé et du thé, s'il vous plaît, ajouta-t-il à l'intention de l'opulente maîtresse des lieux.

– Vous voulez baveux, comme Edvard ?

– Baveuse, c'est très bien, répondit-il avant de dire à Avon d'un ton résigné : Vous venez souvent ici ?

– Quand l'envie m'en prend. Adrianna est l'un des secrets les mieux gardés de notre ville, n'est-ce pas, très chère ? »

Malgré toutes les fioritures verbales, sa voix sembla à Julian un peu fatiguée ce matin, ce qui pouvait se comprendre en repensant à son haleine de la veille au soir.

Adrianna repartit d'un pas lourd mais guilleret dans sa cuisine. Une trêve maladroite s'ensuivit, emplie par les hurlements du vent marin et les gémissements de la paillotte soumise à sa furie. Edward était plongé dans son exemplaire du *Guardian* tandis que Julian se contentait de fixer du regard la vitrine martelée par la pluie.

« Julian ?

– Oui, Edward ?

– Coïncidence incroyable, j'étais ami avec feu votre père si regretté. »

Nouveau paquet de pluie.

« Ah vraiment ? Incroyable, en effet ! répondit Julian en parfait gentleman anglais.

Retour de service, 2020
et « Points », n° P5372

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

Chandelles noires, 1963
L'Espion qui venait du froid, 1964
L'Appel du mort, 1973

AUX ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

Le Voyageur secret, 1991
Une paix insoutenable (essai), 1991
Le Directeur de nuit, 1993

et en collection Bouquins

tome 1

L'Appel du mort
Chandelles noires
L'Espion qui venait du froid
Le Miroir aux espions
La Taupe
Comme un collégien

tome 2

Les Gens de Smiley
Une petite ville en Allemagne
La Petite Fille au tambour
Le Bout du voyage (théâtre)

tome 3

Un amant naïf et sentimental
Un pur espion
Le Directeur de nuit